AMY LACHAPELLE

Toi et moi ça fait six

Libre Expression

AMY LACHAPELLE

Toi et moi ça fait six

Libre Expression
Une société de Québecor Média

Pour tous les beaux-pères et les belles-mères
qui deviennent des parents de cœur.

Prologue
ou
le jour où ma vie a fait une culbute

Quel cliché ! Mais ma vie a réellement tourné cul par-dessus tête le jour où je l'ai rencontré, lui, le beau grand et sexy militaire. Avec son regard un brin énigmatique et son odeur de lessive Gain camouflée sous un doux parfum juste assez viril, sa carrure semblait me dire : « Je vais te prendre comme dans un roman Harlequin » – sans la chevelure blonde qui vole au vent. Ses cheveux sont plutôt noirs, ses yeux verts tournent parfois au gris, son sourire en coin cache peu de mots et son rire explose quand on s'y attend le moins.

Mais son plus grand non-secret est certainement ce qui aurait dû me faire partir à pleine course comme quand tu fais face avec une maman ourse dans le bois. Quand l'information a passé ses lèvres charnues, un signal d'alarme rouge vif aurait dû me faire déguerpir. Soit je ne comprends pas vite, soit j'étais aveuglée comme un chevreuil dans le parc des Laurentides devant les phares d'un dix-roues.

Au moment où il a mentionné qu'il était le papa aguerri de pas un, pas deux, pas trois, mais bien de

quatre enfants, la plupart des gens sensés auraient sacré leur camp. Pas moi. Je ne suis pas sensée, faut croire ! Quand il m'a révélé sa quadruple paternité, mon cœur s'est serré, juste assez pour que j'aie l'impression que le sang s'était arrêté de circuler dans mon corps pendant une fraction de seconde. Je crois que j'ai même senti de petites fourmis au bout de mes doigts. Est-ce que c'était parce que, sans le savoir, mon cœur était déjà un peu amoureux quand il m'a lancé tout bonnement cette information de haute importance ? Ça peut vraiment frapper vite, le coup de foudre !

Je vous laisse digérer la nouvelle à votre tour et raccrocher votre mâchoire. Ça prend quelques secondes pour passer dans l'œsophage. Vous vous êtes peut-être même dit tout bas : « Est folle, câline ! »

Bon, c'est fait ? Vous en êtes revenu ? Vous avez une tonne de questions en tête, je le vois. Parce que c'est toujours ainsi quand je raconte dans quoi j'ai plongé la tête la première il y a quelques années.

Déjà que tomber amoureuse d'un militaire n'est pas de tout repos, celui-là venait en *package deal*. Un. Maudit. Gros. *Package deal.*

Là, vous vous dites : « Il doit être parfait, cet homme ! »

Oui.

Parfait pour moi.

Ça se résume à ça. Un gros coup de foudre de mongol, du genre qui te pète en plein visage sans même que tu l'aies vu venir. Sans même l'avoir commandé à un bon Dieu quelconque. Aucune prière

comme Céline Dion le chantait il y a une vingtaine d'années sur l'album *D'eux*. Je le sais, c'était mon plaisir coupable quand j'avais douze ans.

Mon militaire, c'est l'homme parfait pour moi. On est aussi bien assortis que petit sel et petit poivre. Que le café et le Baileys. Que le beurre d'arachide et le Nutella que je suis capable de manger à la cuillère. Les deux ensemble. Il n'y a absolument aucune autre raison qui peut pousser une personne à se lancer dans une si grande aventure. Parce que c'est une aventure. Sans. Aucun. Doute.

Bref, moi, Evelyne Bonenfant, auteure à mes heures, correctrice à temps partiel et journaliste pigiste quand ça adonne, j'aime croire aux contes de fées, au bonheur avec un B si majuscule qu'on pourrait le lire à des mètres à la ronde. Je suis idéaliste, parfois naïve, j'aime écouter des films de filles (trop) quétaines et me plonger dans des livres d'adolescentes pour revivre mes premières amours. Des amours qui se partageaient dans une cafétéria de polyvalente ultra-bruyante ou bien sur les sièges de la dernière rangée d'un cinéma devant un film hollywoodien.

Sans même trop réfléchir, sans même écouter ce que les autres avaient à dire autour de moi, parce que je suis tellement têtue parfois, je me suis lancée dans cet amour renversant qui pourrait inspirer un grand scénario de film… une bonne série télé… ou, du moins, une série web. Avis aux réalisateurs…

Rencontre propice aux couleurs embrouillées

Une grosse maudite brosse. Ma meilleure amie se marie : ça n'arrive qu'une fois. C'est ce qu'on souhaite en tout cas ! Alors, le party prémariage est aussi important, sinon plus, que le mariage en soi. La soirée n'est pas arrosée, elle est noyée ben raide. Noyée de rosé pétillant, de *shooters* bleu électrique et de musique trop forte dans un karaoké trop *cheap*. Entre les six Asiatiques, les huit anglophones et les deux adolescentes avec des fausses cartes, on ressort du tas par notre exubérance dans ce bar miteux de petite ville.

Des hommes enivrés autant que nous entrent dans le bar – si mon calcul est bon, on est maintenant vingt-six – et s'installent à la table d'à côté. T'sais, quand le hasard fait bien les choses… Je reconnais le grand à la tête rasée : il était mon *partner* de travaux d'équipe d'université, et ça fait certainement une dizaine d'années que je ne l'ai pas croisé. Je le trouvais bien sympathique et plutôt beau bonhomme à l'époque. Mon taux d'alcoolémie aidant, je vais lui jaser ça. Question de renouer un peu avec

le passé parce que des fois ça me fait du bien, surtout quelques mois après le début de mon célibat. La soirée ne fait que s'endiabler encore plus, promet de durer jusqu'au petit matin.

Il me présente ses amis. C'est à cet instant que le *partner* d'université devient aussi intéressant qu'une plante verte.

Lui. Ben oui. Ce grand bronzé, un brin timide, mais pas trop. On se jette des coups d'œil, je me sens comme une ado à sa première danse de la maison des jeunes. J'ai juste le goût d'aller le *frencher* pis de danser des slows en renversant quelques gouttes de mon drink sur le *dance floor* improvisé de ce bar qui doit probablement servir des déjeuners dès sept heures. Mais mon stade pubère étant bien enterré, je me retiens.

La sœur et la belle-sœur de ma meilleure amie Marie-Ève poussent la note à fond sur une vieille chanson de Samantha Fox. Moi, j'évite d'approcher le micro. Parce que, même s'il paraît que j'ai une belle voix, l'idée de me retrouver au premier plan me donne des ulcères d'estomac. Une de nos amies est partie vomir ses *shooters* à l'hôtel – c'est toujours plus confortable que de le faire dans des toilettes publiques – et la future mariée divague légèrement au bar en voulant commander une énième tournée. C'est la belle-sœur qui a organisé cet enterrement de vie de fille, et comme elle tenait à rester proche de sa progéniture – entre nous, je doute qu'elle fasse confiance à son chum avec les enfants –, ça se passe dans cette petite ville un peu perdue sur le bord de

l'autoroute 40. Je dois avouer que ça ne me dérange pas qu'elle rentre chez elle en fin de soirée plutôt que de dormir à l'hôtel avec nous, parce qu'elle a un talent particulier pour me taper sur les nerfs. Qu'elle retourne donc surveiller son homme !

Lui, le beau bonhomme qui accompagne le gars de l'université sans intérêt, s'appelle Simon. Il s'assoit à côté de moi alors que je regarde la scène avec un sourire évasif. Mes pieds crient de douleur dans ces sandales trop petites empruntées à la belle-sœur de la fiancée, et ma tête est à *spin*, influencée par les trois, quatre verres de trop que j'ai ingurgités. À moins que ce soit par lui… Comment le savoir à cette heure de la nuit ?

Trois heures du matin sonnent. La salle s'illumine vivement. Soyons francs : c'est certainement le pire éclairage pour se mettre en valeur. Et sachant très bien que mon teint est probablement plus terne que le vieux cabanon en arrière de chez mes parents et que mon mascara a coulé à trop danser, je cours quasiment vers la sortie, traînant mes amies avec moi.

— On sacre notre camp à l'hôtel, il nous reste du vin !

Argument infaillible.

Dehors, ça sent la testostérone qui fume une cigarette. Ma candeur d'adolescence réapparaît d'un coup sec au creux de mon ventre. Pourquoi ne pas les inviter ?

— Les gars, un verre de plus, ça vous dit ?

L'ami de l'université nous suit, mais surtout son beau compagnon. En titubant dans la nuit frisquette,

on rentre à l'hôtel à pied. C'est plutôt un motel laid avec des portes orange, mais c'est assez propre pour que je ne dorme pas tout habillée. Pis pendant qu'on est assis dehors, sur des chaises de plastique gris-beige – supposément blanches dans une autre vie – et enroulés dans du linge chaud parce qu'on est quand même au mois d'avril, la conversation, entre lui et moi, s'enflamme. Mon bas-ventre aussi. Mes jambes deviennent aussi molles que du pudding au chocolat. Dans ses yeux vert-couleur-de-la-mer-au-Costa-Rica, je me perds complètement, au point où j'ai peine à me souvenir de mon prénom. Je fonds littéralement comme du *gelato* au soleil quand son regard se pose sur moi.

— Je suis militaire.

— Je suis une *slasheuse* pigiste-auteure-correctrice.

— J'aime bien le vélo.

— Moi aussi !

— Je m'entraîne.

— Moi aussi !

— J'adore voyager.

— Moi aussi !

— J'aime les betteraves dans le vinaigre.

— Moi aussi !

OK. Là, je me tape royalement sur les nerfs. Je dis ces « Moi aussi ! » sur le ton d'une petite écolière qui veut de l'attention, alors que c'est plutôt en raison de la surprise de voir qu'on partage autant de champs d'intérêt. Merde, je le vois déjà dans ma soupe alphabet, même si je n'en mange jamais.

Cette discussion aux allures de match de ping-pong continue une bonne heure ou deux. Peut-être plus. Le militaire a la langue déliée, il a probablement laissé sa timidité au bar, au fond d'une des grosses bières qu'il a bues.

— J'ai quatre enfants.

Crachat de ma gorgée de vin en plein dans mon verre. Tousse. Tousse. Deviens rouge comme le contenu de ma coupe. Pas de « Moi aussi ! » qui a envie de sortir de ma bouche, seulement un petit goût de vomi.

Dire que je le trouvais *cute*, pis drôle, pis vraiment intéressant, pis que je me voyais déjà en robe blanche lui promettre mon amour éternel.

Shit !

Il finit par rejoindre son ami passé cinq heures – parce que son ami en a probablement eu marre de notre conversation où tout le monde était clairement exclu ; toute soirée idyllique a une fin.

Quand il se lève de sa chaise de plastique inconfortable, je ne prends pas de risque, je le *frenche* malgré mon haleine de *shooter* bleu-bière de fin de soirée-vin rouge. Question de laisser ma marque.

Trop *hangover* pour réfléchir en ligne droite

La lumière qui entre dans la chambre de motel perce le rideau fleuri pas assez épais et mes paupières pas vraiment étanches. L'odeur qui émane de mon tas de vêtements traînant au bout du lit me rappelle la soirée qui vient à peine de se terminer.

Trois heures de sommeil plus tard – pour moi en fait, un peu plus pour elle –, ma meilleure amie a une envie irrépressible d'un déjeuner de camionneur deux-œufs-jambon-bacon-petites-patates-pain-blanc-ménage. Maintenant. Son caractère fort, doublé de ses cinq pieds et huit pouces me convainc rapidement d'aller manger.

— Coudonc ! Tu es rentrée à quelle heure ?

Excellente question. Très pertinente.

— Je n'en ai aucune idée.

Pour vrai, c'est vague.

Le militaire me revient en tête. Et là, j'ai une envie soudaine d'aller déjeuner, au cas où il y serait, lui aussi, même si je sais très bien que c'est impossible parce qu'il dort probablement encore sur le sofa

de son ami. L'attrait des œufs trop cuits et du café dilué se fait sentir bien fort tout à coup.

La nouvelle des quatre enfants a passé dans mon œsophage, ç'a l'air.

Je ne me rappelle pas qu'une première rencontre m'ait fait cet effet-là. Juste le souvenir de ses lèvres suffit pour faire apparaître un sourire niais sur mon visage et une petite constellation d'étoiles dans mes yeux vitreux et rougis par le manque de sommeil.

Le restaurant de notre chic motel arbore un tapis brun qui doit être de la même couleur que le bacon et la saucisse – avec une telle couleur, tu passes l'aspirateur tous les six mois et personne ne s'en rend compte.

Le déjeuner du camionneur de Marie se transforme en une montagne de crêpes et, moi, je me tape les œufs bien graisseux. Mes amies, la belle-sœur qui a tenu à venir nous rejoindre et moi sommes assises autour de la table, l'air crevé, à faire un concours de qui a la face la plus longue. Pour ma part, je sens que mes yeux ont envie de briller derrière cette fatigue. Je ne peux pas arrêter de penser à l'échange de salive alcoolisée qui s'est déroulé quelques heures plus tôt. Il est facile de détecter quelque chose de louche chez moi. J'ai droit à des regards interrogateurs, mais je tiens à garder ces *feelings* que je ne sais pas trop identifier pour moi. L'envie de me confier à Marie-Ève me brûle, mais je n'ai vraiment pas le goût d'aborder le sujet devant les autres.

Il faut bien repartir à un moment donné, parce qu'on travaille le lendemain, parce que Marie-Ève a

deux *kids* qui l'attendent à la maison et parce qu'on a pas mal de kilomètres à parcourir. Fait qu'après avoir acheté un litre de café dans une tasse géante qui ne rentre pas dans le porte-gobelet, on prend la route, laissant nos copines retourner à leur quotidien. Ma meilleure amie conduit et, moi, encore comme une adolescente qui vit ses premiers émois amoureux et qui ne sait pas se contrôler, je pars naviguer sur les réseaux sociaux à la recherche de mon nouveau *kick* en direct du siège passager. Je l'ajoute dans ma trop grosse banque d'amis dont je me promets de faire le ménage depuis des mois.

Je me trouve un peu ridicule d'agir comme une petite ado qui n'arrive pas à se contenir. Je fouille (intensément) la page Facebook de l'homme que je viens de rencontrer, essayant de découvrir son passé, tentant de savoir c'est qui la fille trop bien roulée à ses côtés lors de ce qui semble être un *beach-party* à Pointe-Calumet – *oh God*, pitié, dites-moi que c'est une photo d'un vrai tout-inclus, au moins ! – ou de voir s'il a des affaires louches de publiées, s'il cache plus gros que quatre enfants derrière son profil… Derrière mes lunettes fumées à la monture rouge comme un gros cœur de Saint-Valentin, mes yeux collés fixent l'écran de mon téléphone. C'est bien la première fois en cinq ans que j'agis de la sorte. Depuis ma séparation avec mon ex, Maxime, il s'est écoulé cinq petits mois (parsemés de ses « Reprends-moi, je m'excuse… »). Mais malgré ma rupture récente, je cherche l'amour fort, puissant, celui qui nous rentre dedans, qui nous fait faire des

folies, qui nous donne le goût de passer des nuits blanches dans la noirceur, qui nous fait dérouler des kilomètres de route pour seulement une heure ou deux de bonheur, qui nous fait vibrer au seul son d'un message texte entrant. T'sais, le genre de trucs qu'on voit dans les films et qui font dire : « Awwww ! » Même brûlées ben raide, les petites bestioles qui frappent les parois de mon estomac – on les appelle des papillons, y paraît – dansent le disco.

Et là, un message apparaît qui me révèle qu'il vient d'accepter ma demande. Genre, il a reçu une notification sur son téléphone et il s'est dépêché de répondre en se disant : « C'est la femme de ma vie, les secondes qui me séparent d'elle sont de trop. »

Bon, c'est ce que j'aime croire, sachant très bien que les hommes ne se disent pas ce genre de réplique.

Je me doute déjà que je suis foutue. J'ai le pied dans l'engrenage. La tête dans l'étau. Pis le cœur déjà un peu amoureux en moins de vingt-quatre heures.

Les discussions qui ne finissent – genre – jamais

— À qui tu parles ?

— Personne.

Personne. Personne. Personne.

Moi qui mens à répétition. À qui mieux mieux. À ma sœur en particulier, parce que je ne souhaite surtout pas entendre son discours : « Je connais la vie, fais pas ça, tu te lances dans une histoire compliquée, tu vas encore pleurer. Trouve quelque chose de stable, de simple, comme moi avec Pierre. » À ma mère avec qui je partage plusieurs de mes dîners aussi, parce qu'on ne parle pas de ces affaires-là avec sa mère tout simplement. À mes amies de cinq à sept aussi, parce que je n'ai pas le goût de me faire agacer d'avoir déjà l'air en amour. Trop vite selon les standards, à ce que j'en comprends.

Alors cette petite joie, chaque fois que mon téléphone m'informe que j'ai un message, je désire égoïstement la garder juste pour moi. Mon sourire de quokka en révèle trop, je le sais, mais je m'en fiche. Je retarde la bombe et je vis mon bonheur d'adolescente de trente ans et des grosses poussières,

et on verra bien où ça mènera. Parce que ça fait du bien de me sentir comme quand j'avais quinze, seize ans, sans trop penser aux conséquences. J'ai trente-trois ans, je ne suis pas trop jeune ni trop vieille, plus vraiment naïve – bien moins que je l'étais en tout cas –, mais j'aime croire un peu à la magie de Disney et des contes de fées, car j'ai eu trop d'histoires d'amour moches qui ont fini en queue de poisson parce que c'était juste pas le bon. Je me suis sortie d'une relation toxique de cinq ans avec un gars qui n'était pas trop correct, et pour lequel j'aimais mieux fermer les yeux plutôt que de voir qu'il préférait passer ses soirées avec son vieux char qu'il cirait toutes les semaines ou avec sa console Xbox plutôt qu'à des cinq à sept avec moi.

Après lui, je me suis retrouvée rapidement sur Tinder pour flirter, ou dans les bars et avec des amis de mes amis ; et tout ça menait à un cul-de-sac. Mes proches ont eu beau me présenter des hommes, j'ai eu beau rencontrer plein de gens par le biais d'événements presque mondains, je n'ai jamais senti la flamme s'allumer de la sorte. Là, c'est plus gros qu'un feu de camp au chalet et plus beau qu'une mouche à feu. Ce qui se consume en moi juste à la pensée de cet homme est trop fort pour que je puisse l'ignorer. Et comble de bonheur, ça semble réciproque.

Les premiers instants avec quelqu'un, c'est tellement fort… Parce que, inévitablement, le quotidien va devenir un peu plate, il faut savourer les premières fois avec autant de plaisir que la première

crème glacée au printemps, alors qu'on a encore les deux pieds dans la gadoue mais que le soleil nous plombe sur la tête et sur nos bras blancs à découvert.

T'sais. Quand tout est là.

Ding-e-ling.

Ma nouvelle sonnerie préférée. Parce que je suis une fille un peu quétaine, je lui ai mis sa propre sonnerie. Pour éviter que mon cœur s'emballe quand un texto de ma mère, de ma sœur, de mon amie Marie-Ève, ou de Caroline, ou de n'importe qui d'autre sauf lui fait réagir mon cellulaire.

J'aimerais bien qu'on se revoie.

Moi aussi !

Mais cette fois, j'ai le temps de réfléchir avant de répondre ça. J'ai évité de répondre en nouille en garrochant ces deux petits mots qui me donnent l'air d'avoir deux de quotient.

Qu'est-ce que tu proposes ?

Au fond de moi, je sais que ce sera difficile de le revoir bientôt. C'est un militaire, avec un horaire pas mal *booké* et la visite de ses enfants une fin de semaine sur deux. Mon calendrier aussi est rempli, je suis souvent sur la route, surtout au printemps. Sans compter tous les kilomètres qui séparent nos deux maisons. Bref, ça ne sera pas aussi simple que d'étendre du Map-O-Spread sur une toast.

Je reviens de mon cours dans un mois. Ça pourrait être à mon retour.

Un mois ? Un mois à s'envoyer des messages. Un mois à cacher ce sourire niais chaque fois – c'est-à-dire au moins cinquante fois à l'heure – que

ding-e-ling se fait entendre. À flirter par messages textes. À se rappeler le goût de whisky-houblon-*shooter* trop sucré sur ses lèvres lors de notre premier (seul) baiser dans un stationnement de motel orange et brun. À imaginer plein d'affaires, car le souvenir de ma soirée est juste assez dans la brume et trempé d'alcool pour que je doute de ce qui s'est passé.

Mon estomac se tord à l'idée d'attendre tout ce temps, parce que la patience est loin d'être ma vertu. J'aime que les choses se règlent vite… Peut-être trop ? Trente jours à me demander si le souvenir qu'il m'a laissé est réel ou si c'est une fabulation. Trente jours à faire de gros X noirs sur le calendrier en attendant la date de retour comme on le fait avant Noël quand on est petit.

J'essaie de me convaincre que cette attente est comparable à celle lorsqu'on achète un billet de loto : le plaisir de rêvasser à tous les scénarios imaginables…

L'AMOUR VIENT PARFOIS EN GROS « PACKAGE DEAL »...

Evelyne Bonenfant rencontre un homme qui semble en tous points parfait, mais elle devra composer avec le fait qu'il est le père de pas un, pas deux, pas trois, mais bien quatre enfants. Confrontée à son ex de temps à autre après une relation houleuse, elle est frappée par cet amour en majuscules.

C'est le cœur grand ouvert qu'elle plonge dans cette aventure, même si la belle-mère a souvent mauvaise presse dans les contes...

Petite dernière de sa famille, Amy Lachapelle a à peine trois ans lorsque ses parents l'étiquettent comme tornade ambulante qui n'arrête pas de parler ni de bouger. Sa tête, en tempête continuelle, aime trop de choses et elle a de la difficulté à trouver sa voie. C'est en 2006 que le déclic se fait alors qu'elle revient dans son Témiscamingue natal et qu'elle goûte à l'édition, aux mots et à l'écriture. Après avoir publié plus d'une trentaine de livres pour la jeunesse, elle présente ici son premier roman grand public.

/amylachapellepageofficielle
amylachapelle.com

Groupe Livre Québecor Média

ISBN 978-2-7648-1294-5
9 782764 812945